Quand j'écris ce mot, "peuple", j'ai toujours l'impression d'avoir fait une faute, ou bien d'avoir écrit quelque chose d'autre. Je ferme les yeux et marque une pause et en les rouvrant j'ai cette fois l'impression que c'est à peu près ce que je

Yu Hua

LA CHINE EN DIX MOTS

essai traduit du chinois par Angel Pino et Isabelle Rabut

voulais écrire, puis je les referme encore et, quand je les rouvre de nouveau, j'ai enfin la certitude que je ne me suis pas trompé. C'est un fait : ce mot me paraît tantôt étranger et tantôt familier.

ACTES SUD

"LETTRES CHINOISES"

série dirigée par Isabelle Rabut

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Construit autour de dix mots clefs – "Peuple", "Leader", "Lecture", "Ecriture", "Lu Xun", "Disparités", "Révolution", "Gens de peu", "Faux", "Embrouille" –, qui pour certains appartiennent au lexique maoïste et pour d'autres au vocabulaire le plus récent, cet essai interroge un demi-siècle d'histoire : ce demi-siècle qui a vu la Chine passer brutalement de l'hystérie politique de la Révolution culturelle à la frénésie productiviste et consumériste de ces dernières années.

Tel un long commentaire de Yu Hua sur son best-seller *Brothers*, ce livre révèle les continuités entre le passé et le présent, et bat en brèche certains discours béats sur le miracle économique chinois en mettant au jour ses plaies, ses excès et ses dérives. Avec une clairvoyance dénuée de toute complaisance nationaliste, il en dénonce la face cachée, notamment l'absence de transparence politique.

C'est en virtuose que Yu Hua entremêle souvenirs personnels et analyse sociale, revisite son enfance, ses années de formation, et finalement souligne au fil de ces dix mots le parcours qui fut le sien : celui d'un écrivain cinquantenaire dont l'œuvre s'est constamment nourrie des paradoxes et des drames de la Chine.

Ce témoignage lucide et courageux, qui n'élude pas les sujets sensibles tels que les événements de Tian'anmen en 1989, est inédit en Chine.

YU HUA

Né en 1960 à Hangzhou (Zhejiang), Yu Hua a commencé à écrire en 1983. Le titre Vivre ! *(Le Livre de poche, 1994 ; Babel n° 880), porté à l'écran par Zhang Yimou et primé au Festival de Cannes en 1994.*

DU MÊME AUTEUR

VIVRE !, Le Livre de poche, 1994 ; Babel n° 880.
UN MONDE ÉVANOUI, Philippe Picquier, 1994.
LE VENDEUR DE SANG, Actes Sud, 1997 ; Babel n° 748.
UN AMOUR CLASSIQUE, Actes Sud, 2000 ; Babel n° 955.
CRIS DANS LA BRUINE, Actes Sud, 2003.
1986, Actes Sud, 2006.
BROTHERS, Actes Sud, 2008 ; Babel n° 1003.
SUR LA ROUTE À DIX-HUIT ANS, Actes Sud, 2009.

Titre original :
Shige cihui zhong de Zhongguo
十个词汇中的中国
© Yu Hua, 2010

© ACTES SUD, 2010
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-02838-1

YU HUA

LA CHINE EN DIX MOTS

essai traduit du chinois
par Angel Pino et Isabelle Rabut

ACTES SUD

AVANT-PROPOS

Le poète grec aveugle Homère a dit : “Les dieux tissent des infortunes pour les hommes dans le but de donner aux générations suivantes matière à chanter.” Et quelques centaines d’années plus tard, le sage chinois Mencius a écrit à son tour : “La vie est dans le malheur, et la mort dans la tranquillité.” Homère empruntait l’attitude distanciée des dieux et chantait, depuis sa position de narrateur, les aléas et les infortunes de l’existence, alors que Mencius se fondait sur des exemples tirés de l’expérience humaine pour montrer que, si la souffrance est souvent source de vie, il arrive que le bien-être et le plaisir conduisent l’homme à sa perte. Par-delà le temps, l’espace et les différences de point de vue qui les séparent, Homère et Mencius se rejoignent dans un même esprit positif et dans un même optimisme face à nos infortunes et à nos souffrances d’aujourd’hui.

Je souhaite que le présent livre réunisse les deux qualités qui viennent d’être évoquées, en conjuguant narration détachée et vie réelle. Je souhaite aussi, dans ces dix mots, poursuivre l’esprit positif et l’optimisme d’Homère et de Mencius.

Je tiens à remercier le professeur Allan H. Barr, qui, en mars 2009, pendant mon séjour aux Etats-Unis, m’a invité au Pomona College pour parler de la Chine actuelle. Ce vieil ami avait choisi pour

titre à ma conférence *La Chine d'un écrivain*, et c'est en préparant celle-ci que l'idée de ce livre m'est venue. Tandis que nous filions sur les autoroutes de Los Angeles, je me suis ouvert de mon projet à Allan, qui, aussitôt, s'est déclaré prêt à le traduire en anglais. Lorsque de retour en Chine j'ai décidé de construire ce livre autour de dix mots, c'est encore Allan qui a suggéré de le baptiser *La Chine en dix mots*. J'aime la sobriété de ce titre.

Ce livre est pour moi une extension de *Brothers*[1] : il s'agit de combler, au moyen d'une narration non fictionnelle, les lacunes de ce récit. C'est pourquoi il me semble nécessaire de rappeler une partie de sa postface :

> Ce roman est né de la rencontre entre deux époques. La première partie de l'histoire se déroule pendant la Révolution culturelle : une époque de fanatisme, de répression morale et de tragédies, analogue au Moyen Age européen. La seconde partie se passe à l'heure actuelle : une époque de subversion de la morale, de légèreté et de permissivité, l'ère de tous les possibles, plus encore que dans l'Europe d'aujourd'hui. Seul un Occidental qui aurait vécu quatre cents ans aurait pu vivre deux époques aussi dissemblables, quand il n'aura fallu aux Chinois que quarante ans pour les connaître toutes les deux. Quatre cents ans de bouleversements résumés en quarante années, l'expérience n'a pas d'équivalent.

La critique française Claire Devarrieux a écrit de *Brothers* qu'il nous faisait passer "de la charrette au TGV[2]". Aux Etats-Unis, on a utilisé cette autre métaphore : "Le grand 8 étourdissant de la vie." Dans les deux cas, une impression de vitesse stupéfiante.

Il y a longtemps de cela, Dante a noté dans un poème ces simples mots : "La flèche a atteint son

but, en quittant la corde." Il a suffi au poète italien d'inverser légèrement la cause et l'effet pour suggérer la vitesse. Les changements vertigineux survenus dans la société chinoise en une trentaine d'années donnent l'image d'un développement où la cause et l'effet se trouvent inversés. Nous sommes plongés presque quotidiennement dans le tourbillon des effets, mais nous cherchons rarement à comprendre les causes qui les ont produits. C'est pourquoi les contradictions et les problèmes sociaux qui n'ont cessé de croître comme des mauvaises herbes dans l'intervalle ont été ensevelis sous l'optimisme provoqué par la fulgurance du développement économique. Le travail que je me propose d'accomplir ici consistera à aller à contre-courant, à partir des conséquences apparemment brillantes d'aujourd'hui pour aller en rechercher les causes plus inquiétantes. Au cours de cette remontée vers les sources, nous rencontrerons les infortunes d'Homère aussi bien que le malheur de Mencius.

Si je devais raconter la Chine d'aujourd'hui sous tous ses aspects, je n'en finirais pas et mon récit serait encore plus long que *Les Mille et Une Nuits*. C'est la raison pour laquelle j'ai choisi dix mots qui seront comme dix paires d'yeux me permettant de scruter la Chine actuelle sous dix angles différents.

J'entends rester simple et concis, et mon voyage narratif partira de cette vie quotidienne que nous connaissons tous. Le quotidien, en apparence, est banal et futile, mais en réalité tout y est contenu : il est riche, immense et émouvant. La politique, l'histoire, l'économie, la société, la culture, la mémoire, les sentiments, les désirs ou les secrets, tout cela résonne dans notre vie quotidienne. La vie quotidienne est semblable à une vaste forêt,

et comme le dit le proverbe chinois : *Une forêt dense attire toutes sortes d'oiseaux.*

Je vais écrire ce livre à la manière d'un chauffeur d'autobus qui revient toujours à son point de départ. Mon autobus chargé d'histoires partira de la vie quotidienne des Chinois et s'arrêtera aux stations Politique, Histoire, Economie, Société, Culture, Mémoire, Sentiments, Désirs et Secrets. Il traversera aussi quelques endroits aux noms inconnus. Certaines histoires descendront en cours de route, d'autres monteront, et au terme de ce long périple mouvementé mon autobus retournera à la vie quotidienne des Chinois.

J'espère faire entrer dans ces dix mots tout simples le discours intarissable de la Chine d'aujourd'hui. J'espère que ce récit qui traverse le temps et l'espace saura fondre en un tout l'analyse rationnelle, l'expérience sensible et les histoires personnelles. J'espère que mes efforts ouvriront, par le biais d'une narration non fictionnelle, un chemin lisible au milieu des bouleversements de la Chine d'aujourd'hui et du chaos de sa société.

Si le détachement d'Homère et les souffrances vécues de Mencius pouvaient guider mes pas vers le but que je me suis assigné, je leur en serais infiniment reconnaissant.

Le 17 août 2009.

人民

PEUPLE

Quand j'écris ce mot, "peuple", j'ai toujours l'impression d'avoir fait une faute, ou bien d'avoir écrit quelque chose d'autre. Je ferme les yeux et marque une pause et en les rouvrant j'ai cette fois l'impression que c'est à peu près ce que je voulais écrire, puis je les referme encore et, quand je les rouvre de nouveau, j'ai enfin la certitude que je ne me suis pas trompé. C'est un fait : ce mot me paraît tantôt étranger et tantôt familier.

Je doute qu'aucun mot du chinois contemporain soit dans une situation plus paradoxale que le mot "peuple" : il est partout et en même temps personne n'y prête attention. Dans la Chine d'aujourd'hui, il n'y a plus guère que les officiels pour l'avoir encore sans cesse à la bouche. Le peuple, lui, l'utilise rarement, à moins qu'il ne soit en train de l'oublier. Heureusement que ce mot peut compter sur le bagout des officiels pour prouver qu'il existe encore.

Et dire que, autrefois, c'était un mot tellement prestigieux ! Notre pays s'appelait la "république populaire de Chine" ; le président Mao parlait de "servir le peuple[1]" ; le journal le plus important d'alors avait pour titre *Le Quotidien du peuple* ; et nous autres, nous qui formions ce peuple, nous répétions à l'envi : "Après 1949, le peuple est devenu le maître."

Dans mon enfance, le mot “peuple” était un mot aussi extraordinaire que l’expression “président Mao”. Ce sont les premiers mots que j’ai appris à déchiffrer, avant même de savoir écrire mon propre nom et ceux de mes parents. Dès mon plus jeune âge, j’ai eu cette conviction : “Le peuple, c’est le président Mao, et le président Mao, c’est le peuple.”

On était en pleine Révolution culturelle[2] et j’allais partout colporter fièrement ma découverte. Mes propos étaient accueillis par des airs dubitatifs : apparemment, les gens trouvaient ma découverte discutable, toutefois personne ne me contredisait ouvertement. En ce temps-là, les gens étaient très circonspects, le moindre mot de travers risquait de faire de vous un contre-révolutionnaire[3] et de mettre en danger les vôtres. C’est le même air de perplexité qui s’afficha sur le visage de mes parents quand je leur révélai ma découverte. Ils me regardèrent avec méfiance et sans oser aborder la question franchement ils me firent comprendre que ce que je disais n’était pas faux mais que mieux valait ne pas le répéter.

Comme c’était la révélation la plus importante de mes années d’enfance, je ne pouvais me résigner à la taire et je continuai à la claironner. Un jour, je trouvai tout à coup un argument de poids dans ce slogan de l’époque : “Le président Mao est dans nos cœurs.” Cela m’inspira le raisonnement suivant : “Si le président Mao est dans le cœur de chacun de nous, qu’est-ce qu’il y a dans le cœur du président Mao ? Il y a le peuple tout entier.” Conclusion : “Le peuple, c’est le président Mao, et le président Mao, c’est le peuple.”

Je vis les expressions dubitatives s’effacer peu à peu autour de moi. Certains commencèrent à acquiescer, d’autres à reprendre mes propos. Ce

furent d'abord mes petits camarades qui m'imitèrent, puis les adultes.

Quand ils furent nombreux à entonner la phrase : "Le peuple, c'est le président Mao, et le président Mao, c'est le peuple", je me sentis menacé. Au cours de ces années révolutionnaires les découvertes n'étaient pas brevetées et je me rendis compte que je n'allais pas tarder à perdre mon statut d'inventeur. Je clamais à tous vents :

— C'est moi qui l'ai dit le premier.

Mais personne ne m'écoutait, et finalement même mes petits camarades refusèrent d'admettre que j'étais l'inventeur de cette phrase. Face à mes protestations énergiques ou à mes supplications pitoyables, ils secouaient la tête :

— Tout le monde le dit.

Je commençai à éprouver de la tristesse, et même des regrets : je m'en voulais d'avoir fait cette révélation au monde. J'aurais mieux fait de la garder éternellement pour moi sans la partager avec personne d'autre, afin d'être le seul à en profiter toute ma vie.

Depuis quelques années l'Occident est ébahi par les changements gigantesques survenus en Chine. L'histoire chinoise fait penser aux changements de masques dans l'opéra du Sichuan : en à peine trente ans, cette Chine, qui plaçait la politique au-dessus de tout, est devenue comme par enchantement une Chine où l'argent est roi.

A chaque tournant historique est associé invariablement un événement symbolique. Les événements de Tian'anmen, en 1989, ont joué ce rôle. Les étudiants de Pékin sont sortis de leur campus et se sont rassemblés sur la place Tian'anmen pour réclamer les libertés démocratiques, et pour

dénoncer la corruption officielle. Confrontés à l'obstination du gouvernement, qui refusait tout dialogue avec eux, ils ont entamé une grève de la faim et les habitants de la ville sont descendus dans la rue pour les soutenir. En réalité les gens n'étaient pas très sensibles à la question des "libertés démocratiques", c'est plutôt le slogan "Dénonçons la corruption officielle" qui les a incités à rejoindre massivement le mouvement. La réforme et l'ouverture prônées par Deng Xiaoping[4] entraient alors dans leur onzième année. Certes la réforme avait provoqué la hausse des prix, mais l'économie connaissait une croissance régulière, le niveau de vie ne cessait de s'élever et les paysans étaient bénéficiaires de la politique suivie ; on était encore loin des faillites d'usines en cascade des années 1990 et beaucoup d'ouvriers n'avaient toujours pas ressenti les effets pervers des réformes. Les contradictions sociales n'étaient pas aussi nettes qu'aujourd'hui où la colère gronde de partout dans la société : à l'époque on ne parlait que de ressentiment, les gens s'indignaient de ce que les rejetons des hauts cadres s'enrichissent sur le dos de l'Etat, et ces sentiments de frustration convergeaient dans le slogan "Dénonçons la corruption officielle". Les activités spéculatives d'une minorité de gens de l'époque ne sont rien comparées à la corruption à grande échelle qui sévit maintenant sous toutes les formes. Depuis les années 1990, la corruption a crû en Chine à une vitesse aussi stupéfiante que l'économie.

Ce mouvement de masse qui a balayé toute la Chine a été réduit très vite au silence, sous les balles, à l'aube du 4 juin. En octobre de la même année, quand je suis retourné à l'université de Pékin, c'était un spectacle radicalement différent. A la nuit tombée, les silhouettes des couples d'amoureux surgissaient

autour du Lac sans nom, et des dortoirs des étudiants s'échappaient le cliquetis des tuiles de mahjong et le ronron des voix révisant tout haut leur vocabulaire d'anglais. En l'espace d'un été, tout avait changé. C'était comme si rien ne s'était passé au printemps. Un contraste complet, qui semblait attester une chose : les événements de Tian'anmen avaient symbolisé l'éruption de la passion politique des Chinois, et c'était comme si toute la passion politique accumulée depuis la Révolution culturelle s'était libérée d'un coup. Dès lors, la passion du gain se substitua à la passion politique, et lorsque tous, comme un seul homme, se lancèrent dans cette voie, ce fut naturellement le début de l'essor économique des années 1990.

Depuis, on a assisté au déferlement d'un lexique entièrement nouveau : internautes, boursicoteurs, acheteurs de fonds, fans d'idoles, ouvriers au chômage, paysans migrants[5], etc., se partagent les dépouilles de ce mot de "peuple" tombé en désuétude. A l'époque de la Révolution culturelle, la définition du mot "peuple" était très simple, il englobait les "ouvriers, paysans, soldats, étudiants, commerçants" – "commerçants", en l'occurrence, ne désignant pas les commerçants proprement dits mais les personnes employées dans le secteur du commerce : par exemple, les vendeurs dans les magasins. Je pense que les événements de Tian'anmen de 1989 marquent le moment où le mot "peuple" a complètement fait peau neuve. En d'autres termes, le "peuple" a subi une recapitalisation, il a été vidé de son contenu originel au bénéfice d'un autre contenu.

Au cours des quelque quarante années qui se sont écoulées depuis le début de la Révolution culturelle, ce mot de "peuple" est apparemment resté un mot vide dans la réalité chinoise. Pour employer

le langage économique d'aujourd'hui, ce mot n'aura été qu'une société-écran qu'on a utilisée à différentes époques et avec des contenus différents pour accéder au marché des valeurs.

En ce printemps 1989, Pékin était un paradis anarchiste. D'un coup, la police avait disparu, et les étudiants et les habitants avaient spontanément pris le relais. Il y a peu de chance que l'on revoie jamais ce Pékin-là. Comme tous partageaient les mêmes buts et les mêmes aspirations, un ordre impeccable régnait en ville sans qu'il soit besoin de policiers. Dès qu'on sortait de chez soi, on était saisi par cette atmosphère chaleureuse et amicale. On pouvait prendre le métro ou le bus sans ticket, tout le monde se souriait, il n'y avait plus de distance entre les gens. Finies les sempiternelles disputes de rue ; les petits commerçants, d'ordinaire si près de leurs sous, approvisionnaient gratuitement la foule des manifestants en nourriture et en eau ; des retraités retiraient de l'argent sur leur maigre livret d'épargne et le distribuaient aux étudiants qui faisaient la grève de la faim sur la place ; même les pickpockets avaient publié une annonce au nom de l'Association des voleurs : En soutien aux étudiants qui font la grève de la faim, nous cessons toute activité… Dans le Pékin d'alors, l'adage s'était vérifié : *Entre les quatre mers, tous sont frères.*

Quand on vit dans une ville chinoise, le sentiment de la foule est très prégnant. Pourtant c'est seulement après avoir vécu les manifestations monstres de la place Tian'anmen que j'ai ressenti physiquement cette réalité : la Chine est le pays le plus peuplé du monde. Chaque jour, la place Tian'anmen était envahie par une impressionnante

marée humaine. Tous les jours, des étudiants venus de province faisaient des discours debout dans un coin de la place ou dans la rue, s'obstinant à parler même au bord de l'extinction de voix. Dans l'assistance qui les entourait, il y avait des hommes et des femmes, des jeunes et des vieux, mais tous, des vieillards chenus aux mères serrant leur nourrisson dans les bras, étaient pleins de respect envers ces jeunes étudiants aux visages et aux propos naïfs, ils les approuvaient de la tête et les applaudissaient avec fougue.

Il y eut aussi des moments comiques. Un après-midi, je me retrouvai dans une grande pièce sombre à l'Académie des sciences sociales de Chine, à Jianguomen, où se tenait une réunion de la Fédération des milieux intellectuels de la capitale[6]. Alors que nous attendions Yan Jiaqi[7], qui était en retard, des gens s'en prirent au rédacteur en chef adjoint d'un journal dans lequel une déclaration de la fédération venait d'être publiée : ils se plaignaient de ce que leur nom ait été placé trop loin dans la liste des signataires, derrière les noms de personnes moins connues qu'eux. Qui s'était permis de faire passer ces quidams avant leur pomme ? Le malheureux rédacteur s'échinait à expliquer qu'il n'y était pour rien et il prononça même quelques excuses, qui n'eurent pas raison de la hargne de ses interlocuteurs, et seule l'arrivée de Yan Jiaqi mit fin à cette farce.

Ce fut la première et dernière fois où je vis Yan Jiaqi. Je me souviens parfaitement du tableau cet après-midi-là : cet intellectuel célèbre, un proche de Zhao Ziyang[8], entra dans la pièce sombre, l'air préoccupé. Le silence se fit et Yan Jiaqi nous annonça la mauvaise nouvelle d'une voix grave :

— Ziyang a été hospitalisé.

Dans le contexte d'alors, quand une personnalité politique était hospitalisée pour raisons médicales, cela signifiait soit qu'elle avait été écartée du pouvoir, soit qu'elle cherchait à se mettre à l'abri. A peine Yan Jiaqi eut-il annoncé l'hospitalisation de Zhao Ziyang que les intellectuels présents dans la pièce avaient compris de quoi il retournait. Les premiers s'éclipsèrent discrètement puis, très vite, ce fut la débandade : l'assistance s'égailla comme les feuilles mortes balayées par le vent d'automne.

Après les événements de Tian'anmen, Zhao Ziyang disparut de la scène politique, et il fallut attendre son décès, en 2005, pour que l'agence Chine nouvelle[9] publie une courte dépêche concernant ce personnage de premier plan :

> Le camarade Zhao Ziyang souffrait depuis longtemps de multiples maladies respiratoires et cardiovasculaires, et avait été à plusieurs reprises hospitalisé pour traitement médical. Son état s'est aggravé récemment et il n'a pu être sauvé : il est décédé le 17 janvier à Pékin, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

En Chine, même pour le décès du moindre ministre à la retraite les annonces officielles sont beaucoup plus fournies. La dépêche ne soufflait mot de la vie de cet ancien dirigeant du Parti et de l'Etat, et ne précisait pas non plus quand on rendrait hommage à sa dépouille. Un groupe de ces plaignants qu'on appelle des réfugiés judiciaires de Chine, et qui vivaient à la gare sud de Pékin, apprirent néanmoins la date de la cérémonie. J'ignore par quels canaux ce "peuple"-là, la catégorie la plus faible de la société chinoise, s'était procuré l'information, toujours est-il que ces plaignants s'organisèrent spontanément pour aller

rendre hommage à la dépouille de Zhao Ziyang. Evidemment, comme ils n'avaient pas de laissez-passer, la police les refoula, alors ils déployèrent une banderole pour célébrer la mémoire de Zhao Ziyang.

En Chine, il existe un système de pétitions extérieur au cadre juridique qui permet à ceux qui ont été lésés de quelque manière que ce soit de caresser un mince espoir d'être entendus, et aux victimes de malversations ou d'iniquités de rêver qu'on peut encore compter sur un mandarin intègre. On voit là l'influence du "gouvernement par la vertu", qui a une longue tradition en Chine : les gens attendent davantage d'un mandarin intègre que de la loi. Ces plaignants se ruinent à courir aux quatre coins du pays, dans le fol espoir qu'un jour un mandarin intègre obtiendra réparation pour eux. En 2004, le nombre d'affaires de ce genre, de source officielle, s'élevait déjà à dix millions. Les conditions de vie des plaignants sont d'une dureté inimaginable : ils dorment dans la rue, le ventre vide, ils sont pourchassés par la police comme des mendiants, et une minorité d'intellectuels privilégiés les tiennent pour des malades mentaux. Et c'est ce "peuple" faible qui est venu en janvier 2005 rendre hommage à la dépouille de Zhao Ziyang. A leurs yeux, Zhao Ziyang avait été "l'homme le plus injustement traité de Chine", et son sort leur paraissait avoir été pire encore que le leur. Malgré toutes les injustices qu'ils avaient subies, eux avaient encore la possibilité de déposer une pétition, alors que Zhao Ziyang n'avait "nul endroit où se plaindre".

A la fin du mois de mai, je rentrai au Zhejiang[10] pour régler des affaires de famille, puis dans l'après-midi

du 3 juin je repris le train pour Pékin. Allongé sur la couchette supérieure d'un compartiment de couchettes dures[11], j'écoutais le grondement des roues sur les rails. La lumière s'alluma dans le compartiment et je compris que la nuit tombait. J'avais l'impression que cet interminable mouvement étudiant était comme un marathon dont je ne savais pas quand il se terminerait. Mais quand je me réveillai à l'aube, le train approchait de Pékin et j'entendis retentir la radio dans le compartiment : la voix exaltée du speaker m'apprit que l'armée était entrée sur la place Tian'anmen.

Après les fusillades du 4 juin, tous les étudiants, ceux de Pékin comme ceux de province, commencèrent à fuir la ville. Je me rappelle très bien la marée humaine que je découvris en sortant de la gare ce matin-là. Je rentrais à Pékin à contretemps, à l'instant même où les gens quittaient la ville en masse. Mon sac de voyage sur le dos, je m'engageai sur le parvis de la gare, hébété, me heurtant sans arrêt à la foule qui affluait. Je sentais que moi-même je ne tarderais pas à quitter Pékin.

Je partis le 7 juin. Comme un train avait été incendié à Shanghai et que la liaison Pékin-Shanghai était provisoirement coupée, je comptais prendre un train pour Wuhan[12] et de là rentrer chez moi, au Zhejiang, par bateau. Nous nous rendîmes à plusieurs à la gare de Pékin en longeant l'avenue Chang'an[13] sur un triporteur loué pour l'occasion. Pékin qui quelques jours auparavant était encore en effervescence offrait à présent un spectacle de désolation. Les rues étaient pratiquement désertes, une fumée noire s'échappait encore des carcasses des véhicules incendiés. Alors que nous passions par l'échangeur de Jianguomen, un tank posté là pointa son canon menaçant sur notre groupe inoffensif. Arrivés à la gare de Pékin, en

jouant des coudes au milieu de la foule agglutinée aux guichets, nous parvînmes au prix de mille difficultés à acheter des billets. Il ne restait déjà plus de places assises. A l'entrée de la gare, les soldats de service procédaient à des contrôles rigoureux, et on ne me laissa passer qu'après s'être assuré que mon visage ne correspondait à aucun de ceux qui étaient sur la liste des individus recherchés.

Jamais je ne suis monté dans un train aussi bondé. Les compartiments étaient pleins d'étudiants qui fuyaient Pékin. Les passagers étaient tellement serrés qu'il n'y avait pas le moindre espace entre eux. Pour mon malheur, une heure après avoir quitté Pékin je fus pris d'une envie pressante. Je m'efforçai de fendre la foule en direction des toilettes, mais arrivé à mi-chemin je compris qu'il était inutile de poursuivre. J'entendis quelqu'un taper en hurlant sur la porte : les toilettes étaient bourrées elles aussi et les personnes qui occupaient l'endroit criaient qu'elles ne pouvaient pas ouvrir la porte. Je dus donc me retenir pendant trois heures et quand nous fûmes à Shijiazhuang[14] je descendis immédiatement du train. Au sortir de la gare, je me rendis d'abord aux toilettes puis je cherchai un téléphone public et je passai un coup de fil au rédacteur d'une revue littéraire de l'époque basée là-bas pour lui demander de l'aide. A l'autre bout du fil celui-ci me répondit :

— Avec tout ce bordel, tu ferais mieux de rester ici et de nous écrire quelque chose.

Je passai plus d'un mois à Shijiazhuang. J'écrivais, mais sans parvenir à me concentrer sur mon travail. Au début, la télévision parlait tous les jours des étudiants recherchés qu'on venait de capturer et l'information revenait en boucle. Il ne m'a été

donné d'observer une couverture aussi serrée d'un événement à la télévision qu'au moment des Jeux olympiques, lorsqu'un sportif chinois remportait une médaille d'or. J'étais loin de chez moi, dans une chambre d'hôtel impersonnelle, et j'avais froid dans le dos en regardant à la télévision les mines hagardes des étudiants arrêtés et en écoutant les voix surexcitées des présentateurs.

Un jour, soudain, les images diffusées à la télévision changèrent du tout au tout. Finies les images en boucle des étudiants qu'on vient d'arrêter, avec leurs commentaires triomphalistes. Certes les arrestations se poursuivaient, mais les émissions avaient repris leur aspect familier : dans notre patrie ce n'étaient partout qu'images de prospérité. Les voix des présentateurs qui, la veille encore, dénonçaient sur un ton enflammé les crimes commis par les étudiants appréhendés, célébraient à présent avec ravissement l'état florissant du pays. De ce jour, les événements de Tian'anmen disparurent des médias chinois et, comme cela avait été le cas pour le décès de Zhao Ziyang, je n'en ai plus jamais entendu parler. C'était à croire que ces événements ne s'étaient jamais produits, ils étaient totalement occultés. Ils paraissaient même s'être effacés de la mémoire de ceux qui avaient vécu les manifestations du printemps 1989. Peut-être les contraintes de la vie ne leur laissaient-elles pas le loisir d'y repenser. Vingt ans plus tard, il est troublant de constater que, parmi les jeunes Chinois d'aujourd'hui, très peu connaissent les événements de 1989, et même ceux qui les connaissent en ont une perception très vague :

— Il paraît, disent-ils, qu'il y a eu de grandes manifestations.

En un clin d'œil, vingt ans se sont écoulés, mais je suis certain que la mémoire historique ne saurait filer aussi vite. A mon avis, quiconque a pris part aux événements de Tian'anmen de 1989, quel que soit son point de vue actuel sur la question, s'apercevra tôt ou tard, en se retournant vers son passé, qu'il a gardé d'eux, gravée en lui, une impression indélébile.

Pour ce qui me concerne, l'impression que j'en ai gardée m'a permis de comprendre ce que signifiait ce mot de "peuple".

Parfois il faut une occasion pour qu'un individu et un mot se rencontrent vraiment. Je veux dire par là qu'on est confronté à beaucoup de mots dans sa vie, mais que si on en comprend certains au premier regard, il arrive qu'on en côtoie d'autres tout au long de son existence sans jamais les comprendre.

Le mot "peuple" fait partie de ces mots énigmatiques. C'est le premier mot que j'ai su lire et écrire, et il n'a cessé de me hanter tout au long de ma vie, revenant constamment sous mes yeux et résonnant constamment à mes oreilles, et pourtant il n'avait jamais pénétré profondément en moi. Il m'a fallu attendre l'année de mes vingt-neuf ans pour qu'une expérience faite au cœur de la nuit me permette de comprendre vraiment le sens de ce grand mot. C'est seulement à l'issue de ma rencontre réelle, et non pas virtuelle, avec ce mot – je veux parler non pas d'une rencontre au sens linguistique, sociologique, ou anthropologique, mais d'une rencontre véritable, inscrite dans le vécu, d'une rencontre vivante au-delà de toutes les théories et de toutes les définitions –, que j'ai pu me dire : ce mot de "peuple" n'est pas un mot vide. Car je l'avais vu désormais en chair et en os, j'avais vu son cœur battre à tout rompre.

Le mot “peuple”, je ne l’ai pas compris lors des grandes manifestations qui rassemblèrent des millions de gens sur la place Tian’anmen, mais à l’occasion d’un épisode insignifiant, en pleine nuit dans les derniers jours du mois de mai. La loi martiale venait d’être décrétée à Pékin, les étudiants et la population locale s’étaient postés spontanément sur les grands axes de communication de la capitale, ainsi que sur tous les échangeurs et à toutes les bouches de métro afin de les défendre et d’empêcher l’entrée des militaires armés de pied en cap.

J’habitais alors à l’Institut de littérature Lu Xun[15], à Shilipu, à l’est de la ville. Presque tous les midis, je gagnais la place Tian’anmen sur une bicyclette déglinguée dont toutes les parties faisaient du bruit sauf la sonnette et je restais là-bas jusque tard dans la nuit, voire jusqu’à l’aube, après quoi je refaisais le chemin en sens inverse.

En cette fin du mois de mai 1989, il faisait chaud à midi mais les nuits étaient glacées. Je me souviens qu’une fois, à l’aller, je ne portais sur moi qu’une chemisette à cause de la chaleur, et qu’au cœur de la nuit j’avais senti le froid me gagner. Tandis que je quittais la place pour rentrer à l’institut, un vent froid me soufflait dans la figure, si bien que je tremblais de tous mes membres, autant que mon vieux clou. Les lampadaires étaient éteints et je roulais en me guidant à la lumière de la lune. Plus j’avançais et plus j’avais froid. Alors que j’approchais peu à peu de Hujialou, je sentis brusquement jaillir une légère vague de chaleur, une chaleur qui, au fur et à mesure que je progressais, s’accentua. Puis me parvinrent les bribes d’un chant, et au bout d’un moment encore, j’aperçus au loin des lumières qui clignotaient. C’est alors qu’une scène stupéfiante se déploya devant mes yeux. Dans la chaleur qui déferlait, j’aperçus

l'échangeur de Hujialou tout illuminé. Plus de dix mille personnes étaient là, sur l'échangeur et dessous, chantant avec ferveur sous le ciel nocturne notre hymne national[16] :

C'est avec notre chair que nous allons bâtir notre nouvelle Grande Muraille !
La nation chinoise connaît son plus grand danger,
Chacun est contraint de pousser un dernier cri.
Debout ! Debout ! Debout ! Nous, qui ne faisons plus qu'un…

Bien qu'ils fussent sans armes, ils avaient une confiance absolue en eux-mêmes, ils pensaient être de taille à faire barrage à l'armée et aux tanks avec leurs corps de chair et d'os. Tous rassemblés ils dégageaient une chaleur intense comme si chacun d'eux eût été une torche ardente.

Ce fut un moment capital dans mon existence. Auparavant j'avais toujours cru que la lumière portait plus loin que la voix humaine et que la voix humaine elle-même portait plus loin que la chaleur des corps. Mais en cette nuit profonde de mes vingt-neuf ans je découvris que je m'étais trompé. Quand le peuple est uni, sa voix porte plus loin que la lumière, et la chaleur des corps porte plus loin que la voix. Je venais enfin de comprendre vraiment le sens du mot "peuple".

Le 15 avril 2009.

领袖

LEADER

Le leader auquel je pense ici jouissait d'un privilège : quand il passait en revue le grand cortège de la fête nationale[1] du haut de Tian'anmen[2], lui seul était autorisé à agiter la main pour saluer les masses qui défilaient. Les autres dirigeants, eux, avaient tout juste le droit d'applaudir à ses côtés. On l'aura compris : le leader en question était Mao Zedong.

Pendant la Révolution culturelle, Mao Zedong montait sur Tian'anmen en tenue militaire. Etait-ce à cause de la chaleur, ou bien parce qu'il était content ? il ôtait souvent sa casquette et l'agitait en direction des masses qui passaient à ses pieds. Mais la scène la plus époustouflante reste sans doute celle où, après avoir longuement nagé dans le Yang-tseu-kiang, debout sur le débarcadère, en peignoir, il salua les masses qui le regardaient depuis les deux rives.

Ce leader combinait en lui le flair du politicien et la fantaisie du poète, et il n'était pas rare que son habileté tacticienne s'exprimât de manière improvisée. Les dazibaos[3] qui firent leur apparition au début de la Révolution culturelle étaient les premiers actes de défi des faibles masses à l'encontre du pouvoir des officiels. Quand le Comité central du parti communiste et quelques hauts cadres de Pékin entreprirent de les réprimer, ce

personnage puissant qu'était Mao Zedong, au lieu d'user de l'autorité suprême dont il disposait pour calmer le jeu, utilisa le même procédé que les faibles masses et écrivit à son tour un grand dazibao : Feu sur le quartier général[4]. Il y dénonçait l'existence au sein du parti communiste chinois de deux quartiers généraux, l'un prolétarien et l'autre bourgeois. On imagine d'ici le délire qui s'empara de la foule : le président Mao, le grand leader, avait lui aussi écrit son dazibao. Que fallait-il en conclure, sinon qu'il était logé à la même enseigne que les citoyens ordinaires ? La suite ne se fit pas attendre : la Grande Révolution culturelle prolétarienne ravagea illico le pays comme un feu de broussaille.

Si l'on jette un regard rétrospectif sur l'histoire de la Chine, on constate que tous ceux qui sont devenus empereurs, quelles que soient leurs origines, nobles ou modestes, ont adopté les expressions et le comportement qu'on attend d'un empereur. Seul Mao Zedong fait exception. Une fois devenu leader, il lui arrivait souvent de ne pas agir comme un leader, désarçonnant ainsi les dirigeants du Parti qui l'entouraient. Mao Zedong savait parfaitement comment s'y prendre pour exciter les masses. Dans la première phase de la Révolution culturelle, ses apparitions fréquentes au-dessus de Tian'anmen, où il recevait des étudiants et des masses révolutionnaires fanatisés, contribuèrent à amplifier le mouvement.

L'épisode de la baignade dans le Yang-tseu-kiang révèle encore mieux la singularité de ce leader. Le 16 juillet 1966, il surgit tout à trac au milieu des masses révolutionnaires de Wuhan qui étaient en train de se baigner. Acclamé par les spectateurs qui se serraient sur les rives, aux accents de *L'Orient est rouge*[5] jaillissant des haut-parleurs, cet homme

de soixante-treize ans fendit les flots du Yang-tseu-kiang en compagnie de cinq mille personnes. Ceux qui l'entouraient étaient au comble de l'émotion, et tout en nageant ils criaient à tue-tête, parmi les remous du fleuve : "Vive le président Mao." Ils buvaient la tasse dans les eaux sales du Yang-tseu-kiang chaque fois qu'ils ouvraient la bouche, et pourtant, en regagnant la rive, ils déclarèrent unanimement que les eaux du fleuve étaient "très, très douces". Après avoir nagé un bon moment, Mao Zedong grimpa sur un bateau, enfila un peignoir et salua élégamment les rives noires de monde. Il ne leur adressa qu'un bref salut avant de descendre dans la cale pour se changer. Mais, par la suite, le film consacré à cet événement transforma la scène et, par la grâce du montage, on vit le président Mao saluer le peuple pendant de longues minutes. Quant aux affiches de propagande, le président Mao y fit mieux encore : il y agita la main infatigablement pendant plus de dix ans.

Le lendemain, voici en quels terme s'exprimait *Le Quotidien du peuple* : "Que le président Mao, notre bien-aimé leader, soit en si bonne santé, c'est le plus grand bonheur qui soit pour le peuple chinois tout entier ! C'est le plus grand bonheur qui soit pour les peuples révolutionnaires du monde entier !" Mao Zedong a lui-même évoqué l'épisode dans un de ses poèmes, *La Nage*[6] : "Que m'importent le vent qui souffle et les vagues qui déferlent ? Cela vaut mieux que de se promener oisif dans une cour !" Et voilà comment, sans avoir l'air d'y toucher, le leader auquel je pense ici a poussé la Grande Révolution culturelle jusqu'à la folie.

La scène de la baignade dans le Yang-tseu-kiang fit l'objet d'un film documentaire qui fut projeté à maintes reprises en Chine ou à l'étranger, et elle donna également matière à des affiches de propagande

qui couvrirent les murs du pays, depuis les villes jusqu'aux villages. Sur ces affiches Mao Zedong en peignoir de bain est entouré d'ouvriers, de paysans, de soldats de l'Armée populaire de libération, d'étudiants et d'employés travaillant dans le commerce, il agite la main en souriant et les ouvriers-paysans-soldats-étudiants-commerçants, l'air radieux, esquissent un mouvement vers l'avant. Je vous le demande bien, quel autre homme politique irait saluer le peuple en peignoir de bain ? Seul Mao Zedong était capable de telles excentricités.

Pour être franc, dès la période de la guerre de Résistance[7], il avait déjà ces manières-là. A l'époque, il n'était pas encore devenu le leader de la Chine, et menait une existence austère dans les grottes de Yan'an[8], mais ce Mao Zedong fantasque pouvait, au cours d'un entretien avec un journaliste américain[9], fourrager dans son entrejambe pour attraper des morpions tout en dissertant sur la victoire certaine de la Chine dans son conflit avec le Japon.

Une fois déclenchée la Grande Révolution culturelle, les dirigeants du parti communiste qui escortaient Mao Zedong cessèrent d'applaudir chaque fois qu'il agitait la main en public pour saluer. A présent, eux aussi agitaient légèrement la main, leur main droite, celle qui tenait les *Citations du président Mao*, qu'on appelait à l'époque le *Petit Livre rouge*[10]. Grâce au *Petit Livre rouge*, ils avaient enfin la possibilité d'agiter la main à leur tour. Evidemment, ils ne la levaient pas aussi haut que Mao Zedong et leur geste n'avait pas la même amplitude que le sien.

Pendant la Révolution culturelle, même en l'absence de Mao Zedong, ces dirigeants agitaient légèrement de la main droite leur *Petit Livre rouge* pour saluer les masses. Tout comme aujourd'hui

aucune star ne paraîtrait en public sans s'être maquillée, les dirigeants communistes de l'époque ne se seraient jamais montrés sans leur *Petit Livre rouge*. Ce livre était leur produit de beauté politique.

Désormais, la direction du parti communiste chinois est collégiale, et quand les neuf membres du Comité permanent du bureau politique assistent ensemble à une conférence de presse, ils agitent la main de concert à l'adresse des journalistes, leurs mains se lèvent à la même hauteur et leurs gestes ont la même amplitude. Dans ces moments-là, je me souviens de Mao Zedong debout sur Tian'anmen et du contraste saisissant entre lui qui agitait la main et les autres qui applaudissaient. Et, par comparaison, j'ai le sentiment qu'aujourd'hui en Chine il n'y a plus de leader, mais seulement des dirigeants.

Bien des années après la disparition de cet authentique leader qu'était Mao Zedong, les imitations poussent en Chine comme des champignons. A partir des années 1990, tandis que les concours de beauté faisaient fureur dans le pays, des concours destinés à élire toutes sortes de leaders ont été créés dans la foulée, livrant une concurrence effrénée aux premiers : leader de la mode, leader de l'élégance, leader du charme, leader de la beauté féminine. Mais, quelles que soient les formes qu'ils prennent, les concours de beauté restent toujours cantonnés au domaine du beau : par exemple, le "Grand Concours des beautés argentées" réservé aux candidates âgées de plus de soixante ans, le "Grand Concours des beautés ivres", au cours duquel de ravissantes jeunes femmes boivent plus que de raison, ou le "Grand Concours des beautés artificielles" pour celles qui ont eu recours à la chirurgie esthétique.

Les concours de leaders, en revanche, ne connaissent ni limites ni frontières, de sorte qu'il en existe un nombre infini de catégories. Leaders de la jeunesse, leaders de l'adolescence et futurs leaders, etc. ; leaders de l'innovation, leaders de l'immobilier, leaders IT, leaders des médias, leaders du commerce, leaders de l'entreprise, etc. : aujourd'hui il y a tellement de leaders en Chine que la tête vous en tourne. Avec la multiplication des leaders, les sommets de toutes sortes se sont multipliés à leur tour : forum du sommet des leaders du commerce, forum du sommet des leaders de l'entreprise, forum du sommet des leaders des médias, etc. Tous ces forums de faux leaders rivalisent de prétentions avec les sommets du G8. En même temps, les élections de leaders se sont étendues aux domaines de la géographie ou des accessoires de la vie quotidienne, avec par exemple le leader des paysages et le leader des ascenseurs. Telle est la Chine actuelle, celle de l'après-Mao, où même les ascenseurs ont leur leader. Demain quand le jour va se lever je me demande de quels coins vont surgir de nouvelles fournées de leaders.

Si l'on devait élire le mot qui s'est dévalué le plus et le plus vite en Chine ces trente dernières années, c'est celui de "leader" qui remporterait incontestablement la palme.

Pendant la Révolution culturelle, le mot "leader" était sacré et grandiose. C'était un synonyme pour "président Mao", en d'autres termes il était la propriété privée de Mao Zedong. Personne, fût-ce en rêve, n'aurait osé se prétendre "leader" de quoi que ce soit. Le vocable de "leader" était tabou pour tout Chinois autre que Mao Zedong. Dans le sillage de cette phrase très répandue à l'époque : "La patrie est sacrée et inviolable", l'expression "sacré et inviolable" était devenue une scie. Sacré

et inviolable, le mot “leader” l’était, au même titre que le nom de “Mao”.

Mon épouse m’a raconté que dans le petit bourg où elle vivait jadis le président du syndicat s’appelait Mao. Les masses du lieu l’appelaient “président Mao”, et lui les laissait faire sans penser à mal. Mais quand plus tard la Révolution culturelle commença, il fut renversé car il s’était rendu coupable d’un crime, celui d’avoir permis qu’il y eût sur terre deux présidents Mao. Dès lors, son compte était bon. Il tenta de se défendre contre cette accusation injuste et, les larmes aux yeux, il argua de ce que c’étaient les autres qui avaient décidé de l’appeler ainsi et non pas lui. A quoi les masses révolutionnaires qui l’avaient renversé rétorquèrent : “Si les autres t’ont appelé comme ça, c’est leur problème ; mais, toi, tu n’aurais pas dû les laisser faire. En les laissant faire, tu es devenu un contre-révolutionnaire.”

Enfant, il fut un temps où je regrettais amèrement de m’appeler Yu et non pas Mao. Je me désolais en mon for intérieur de ce qu’aucun de mes ancêtres n’ait porté le nom de Mao. J’ignorais que pour les gens du peuple Mao était un nom sacré et grandiose, mais qui pouvait aussi se révéler dangereux.

Selon une métaphore courante à l’époque, le parti communiste était la “mère du peuple”. Moi, après mûre réflexion, je m’étais dit que, si le Parti était la mère du peuple chinois, celui-ci devait bien avoir aussi un père : mais alors qui ? La réponse coulait de source : c’était le président Mao. Dans ma logique d’enfant, j’avais fait du parti communiste chinois Mme Mao. Seulement voilà, que devenait l’épouse légitime de Mao Zedong, Jiang